

Quelques conseils aux banquiers pour restaurer la «marque suisse»

Philippe Welti, senior consultant auprès de Stöhlker AG, estime que notre place financière, mise à mal par les conflits fiscaux, n'est même plus, en elle-même, à la hauteur de sa réputation



Ce n'est pas sur les rendements que comptent ceux qui déposent de l'argent en Suisse: ils cherchent avant tout à contourner l'impôt qu'ils auraient à verser dans leur pays d'origine. C'est pourquoi les gestionnaires suisses de fortune en profitent depuis des années, ne lésinant pas sur les frais d'administration.

Maintenant que la Suisse ne fait plus de différence entre la soustraction d'impôt et la fraude fiscale, elle a perdu cet atout concurrentiel. Alors pourquoi des étrangers fortunés continueraient-ils d'apporter leur argent en Suisse? C'est ce que vont se demander de plus en plus de déposants ces prochaines années.

Les banques suisses devraient pouvoir répondre haut et clair: parce que nous sommes les meilleures pour la stabilité, la sécurité, les services et les performances. Dommage que les banques privées suisses soient maintenant trop loin du compte pour en dire autant. Alors que faire? Tout d'abord, la Suisse doit à

nouveau rayonner de sécurité et de stabilité. En commençant par tout en haut: un Conseil fédéral purement réactif ternit l'image de la place financière.

Certes, la Suisse a derrière elle 150 ans de stabilité exemplaire. Les étrangers jouissent de la même discrétion, de la même sécurité du droit que les déposants suisses. C'est de cet atout que vont devoir jouer adroitement le secteur financier et la classe politique suisses, ce qui ne sera pas facile. Il est essentiel pour cela de conserver la confiance des clients existants. De ne plus jamais trahir leur confiance.

Les bons rendements de la gestion de fortune ont rendu les banques suisses paresseuses

Les bons rendements de la gestion de fortune ont rendu les banques suisses paresseuses. Il est grand temps de conseiller convenablement la clientèle. Le client moderne a constamment besoin d'indications compétentes sur le développement de sa fortune. Il n'a que faire d'être invité une fois par an à une exposition à Paris ou à New York. Et se

voir offrir une entrée à tarif réduit au Musée olympique de Lausanne a pour lui un goût de mauvaise plaisanterie. Il préférerait de loin être toujours suivi par la même personne, en qui il a toute confiance. Une enquête du consultant Deloitte a montré, à l'été 2009, que les riches se plaignent de n'avoir jamais le même interlocuteur dans leur banque.

Quant aux super-riches, ceux qui «pèsent» plus de 30 millions de francs, ils attendent de leur banque des rendements de 8% à 15%. Or trop de fonds et de portefeuilles de gestionnaires suisses de fortune sont affligés de rendements médiocres. On dissimule de mauvais résultats et des pertes derrière un écran de fumée. Tirer de son chapeau un flux constant de nouveaux produits hyperspécialisés n'a rien à voir avec l'accroissement d'un patrimoine.

Financièrement parlant, on cultive surtout l'orchidée là où on ne sait pas faire pousser le blé. La mondialisation permettant de comparer les rendements, le capital peut faire la fine bouche. L'année 2009 a été l'une des meilleures de la dernière décennie à la bourse: les banques qui n'ont pas réussi à faire fructifier sensiblement leur portefeuille de fortunes n'ont tout simplement pas été à la hauteur.

Les grandes banques suisses se sont envolées dans l'investissement mondial, perdant ainsi le contact avec leur propre marché. Elles continuent d'infliger à leurs petits clients de lourds frais d'administration. Les PME sont donc en majeure partie passées aux banques cantonales et Raiffeisen. C'est un potentiel à réactiver, ce qui va raviver la concurrence en Suisse. Pour y faire face, nous avons besoin de banquiers mieux formés.

Et c'est là que les choses se compliquent. La Swiss Banking School, fondée il y a plus de vingt ans par les grandes banques pour former des Prix Nobel suisses, n'a pas rempli sa mission. Même l'université de Saint-Gall ne parvient pas à susciter les talents. Les banques ont été contraintes de recruter leur personnel à l'étranger, en particulier à Londres et aux Etats-Unis. Ainsi a pâli l'étoile de la gestion de fortune suisse. Certes, la banque privée suisse reste une marque mondiale, mais elle est à reconstruire, puis à entretenir soigneusement.

TOUS LES DÉBATS, ANALYSES ET CHRONIQUES

SUR INTERNET
www.letemps.ch/opinions